

Lectures

Les comptes rendus

/

2015

Didier Debaise, *L'appât des possibles. Reprise de Whitehead*

THIBAUT DE MEYER



Didier Debaise, *L'appât des possibles. Reprise de Whitehead*, Paris, Presses du réel, 2015, 168 p., ISBN : 978-2-84066-740-7.

Vous pouvez commander cet ouvrage sur le site de notre partenaire Decitre

Texte intégral

PDF

- 1 Qu'est-ce qu'une proposition ? C'est la question qui a préoccupé Alfred North Whitehead (1861-1947) tout au long de sa vie. Avec Bertrand Russell, il publia entre 1910 et 1913 les trois tomes des *Principia mathematica* qui visent à réduire les propositions à leur valeur de vérité, vrai/faux. C'est contre lui-même et cette conception réductionniste qu'il a bâti ensuite sa philosophie du processus. Dans *Procès et réalité*, publié en 1929, il explique combien « il est difficile de croire qu'un logicien, quand il lit le monologue d'Hamlet "être ou ne pas être..." commence par émettre un jugement sur la vérité ou la fausseté de la proposition initiale et continue à s'imposer cette tâche d'émettre des jugements tout au long des trente-cinq vers de la tirade. À coup sûr, à un moment de la lecture, le jugement laisse place au plaisir esthétique » (cité par Debaise, p. 136). Dans *L'appât des possibles*, Didier Debaise attire notre attention sur la définition que Whitehead énonce alors des propositions :

ce sont des « appâts pour des sentirs », « *lures for feelings* » (cité p. 134). Ce livre relativement court (140 pages) peut être lu comme une tentative d'intensifier cette conception des propositions, une tentative de rendre cette conception significative, importante.

- 2 Le réductionnisme logique que veut réfuter Whitehead sépare l'essence d'une proposition (sa valeur de vérité) de son apparence (ses valeurs affectives). La protestation de Whitehead ne vise pas exclusivement le réductionnisme logique, mais toutes les modulations de la « bifurcation de la nature », tous les processus qui divisent la réalité en qualités premières (l'essence) et en qualités secondes (les apparences) et qui tentent de réduire les secondes aux premières. Comme l'explique Debaise, la notion de bifurcation indique bien une opération, contrairement au dualisme corps/esprit ou nature/culture qui est le résultat d'une telle opération. Il ne s'agit donc pas de s'opposer théoriquement au dualisme, il ne s'agit pas de dire que le dualisme est faux, mais plutôt de montrer comment il apparaît dans des dispositifs circonscrits. Le dualisme ainsi obtenu ne peut pas, selon Whitehead, se généraliser « sans effort » au-delà de ces dispositifs.
- 3 Isabelle Stengers proposait, dans *L'invention des sciences modernes*, un exemple paradigmatique d'un dispositif qui « instaure une différence » entre les apparences et la nature : le plan incliné de Galilée (le dispositif expérimental qui lui a permis d'étudier la chute des corps). Debaise reprend cet exemple. Ce dispositif permet à Galilée de prédire où la balle tombera indépendamment des opinions des uns et des autres. Le dispositif sépare donc le mouvement de la balle sur le plan incliné des opinions sur le mouvement en général : la balle suit toujours le même mouvement, quoi que peuvent en dire les uns et les autres. Cependant, si un témoin venait à demander à Galilée ce qu'il en est du mouvement d'une plume ou d'un cheval, par exemple, son observation relative au plan incliné ne l'aiderait plus pour répondre. Il pourrait simplement dire une généralité telle que : « tous les mouvements sont déterminés ». Il s'agirait alors d'une réponse paresseuse, car il faudrait encore savoir de quelle manière le mouvement de la plume est déterminé. Pour généraliser la loi de la chute des corps, observée grâce au plan incliné, il faudrait montrer, par exemple, comment le vent influence le mouvement de la plume. Pour ce faire, il faudrait inventer et construire d'autres dispositifs qui à leur tour poseraient d'autres questions et pousseraient à construire toujours plus de dispositifs (l'épistémologie de Whitehead est très exigeante).
- 4 Ainsi Whitehead, en criant contre le réductionnisme, nous pousse à imaginer toujours plus de dispositifs expérimentaux afin de connaître toujours mieux la nature. Ce cri se lie à une nouvelle conception de la nature : la nature, propose Whitehead, est « ce qui nous tient éveillés dans la perception »¹. Elle est ce qui fait qu'on veut toujours regarder plus près, qu'on est toujours étonné de ce qu'on découvre, qu'on cherche toujours à percevoir d'autres choses. Le fait que ce que l'on perçoit est toujours un peu différent de ce que l'on a déjà perçu auparavant est important. Ceci indique qu'on perçoit ce qui survient, qu'on perçoit des événements. Pourtant, dans l'expérience de la perception, nous reconnaissons également quelques traits qui se répètent : une même forme, un même bruit, une même couleur, par exemple. Ce ne sont évidemment jamais tout à fait le même blanc ou la même forme qu'on voit, la répétition n'est jamais parfaite, mais ce qui est répété dans les événements est ce que Whitehead appelle objet éternel.
- 5 Comme nous le sentons, Debaise construit (ou reconstruit) un champ conceptuel vaste, ce qui constitue vraiment la force de ce livre². Nous avons déjà évoqué quelques concepts qui y sont mobilisés : les concepts de proposition, de bifurcation de la nature, de nature, de perception, d'événement et d'objet éternel. Ils sont tous très clairement élaborés dans le livre et apparaissent tous liés les uns aux autres. Un autre concept important est celui d'entité actuelle. Il n'existe que des entités actuelles ; en dehors des entités actuelles, « il n'y a rien, rien de rien » (Whitehead

cité à la p. 66). Une entité actuelle n'existe pas de manière isolée, elle n'existe qu'en ce qu'elle perçoit, « préhende », capture son milieu. Debaise insiste sur le fait que toute perception est perception uniquement du passé, aussi proche soit-il (au télescope, on peut voir des étoiles qui se sont éteintes il y a des millions d'années, de même, mais de manière moins dramatique, chaque fois qu'on voit un événement, on le voit toujours avec un centième ou un millième de seconde de retard). Whitehead explique en outre qu'une entité actuelle peut percevoir très clairement un objet proche et important à ses yeux (disons l'ordinateur sur lequel elle lit), mais elle perçoit également énormément de choses de manière plus obscure (par exemple, la chambre dans laquelle elle se trouve, les voitures qui passent dans la rue, les nuages dans le ciel³), en sorte que, de proche en proche, chaque entité actuelle perçoit l'entièreté de l'univers antérieur (Debaise rapproche très justement Whitehead de Leibniz sur cette conception de la perception).

6 Toutes les entités actuelles perçoivent donc l'entièreté de l'univers antérieur. Cependant, chaque entité actuelle est différente, ce qui fait que ce ne peut pas être l'univers antérieur (la situation) qui détermine ce qu'est l'entité actuelle, sinon il n'y aurait qu'une seule entité actuelle. Chaque entité actuelle se distingue parce que chacune perçoit l'univers d'une manière particulière. Une entité actuelle est en quelque sorte un vecteur qui rend le passé présent, qui transforme le passé en présent. Le passé ne peut pas déterminer les manières d'être perçu, d'être repris. Ainsi, chaque reprise est un ajout, une nouveauté dans l'univers. À cet endroit, Debaise tente un rapprochement original entre les manières de percevoir et les objets éternels. Il y a des manières de percevoir qui semblent constantes, qui semblent passer d'une entité à une autre. Il y a donc une répétition dans les manières de percevoir. Ce rapprochement met en avant deux idées : d'abord que les objets éternels sont les vecteurs de nouveauté (une idée paradoxale mais stimulante), ensuite que les objets éternels compris comme des manières de percevoir dépendent de l'univers (une manière de percevoir qui ne perçoit rien n'est rien, tout comme un objet éternel qui ne s'insère dans aucun événement n'est rien). Pour se répéter, pour exister, les manières de percevoir doivent arriver à s'adapter à l'univers, leur milieu attaché.

7 Ce rapprochement entre les objets éternels et les manières de percevoir paraît difficile à saisir dans la mesure où les objets éternels sont perçus alors que les manières de percevoir ne le sont pas. Ce rapprochement prend peut-être plus de sens lorsqu'on lie les objets éternels au principe d'identité des indiscernables cher à Leibniz : il n'existe pas deux choses parfaitement indiscernables (que Dieu, un connaisseur omniscient, ne peut discerner), toutes les choses ont au moins un attribut différent de chaque autre chose. Cependant, Leibniz, à l'instar de Whitehead, ne nie pas le fait qu'on ne cesse de faire l'expérience de la répétition. Nous faisons alors, explique-t-il, l'expérience d'une connaissance imparfaite (si on connaissait parfaitement toutes les feuilles de notre jardin, on verrait bien qu'elles sont toutes différentes). En fait, Leibniz donne énormément d'importance à cette expérience. De la même manière que Whitehead, il définit les sujets (les entités actuelles) comme des percevants qui ont leur propre manière de percevoir l'univers tout entier, mais laissant chacun des pans d'obscurité différents. Chaque entité actuelle se différencie des autres de par leur répartition des perceptions obscures, claires et distinctes. Ce sont les perceptions moins distinctes qui stimulent l'expérience de la répétition. Ainsi, les entités actuelles se distinguent par ce qu'elles considèrent comme identique ou non. Ainsi je suis différent d'un botaniste, car je ne distingue pas une feuille de peuplier de celle d'un bouleau. Pour moi, les feuilles en général sont un objet éternel alors que, pour le botaniste, les feuilles de peuplier sont différentes des feuilles de bouleau, car il en a acquis une connaissance plus fine (pour le généticien, chaque feuille est un événement non répété car, pour lui, ce sont d'autres traits qui se répètent, à savoir des séquences de gènes). Un objet éternel est donc une perception

moins distincte qui cause la sensation de répétition. Ce n'est donc pas simplement une perception, mais aussi une manière de percevoir. Ceci pourrait être une façon de saisir le rapprochement que propose Debaise entre les objets éternels et les manières de percevoir.

8 Dans le chapitre conclusif, Debaise se demande ce qui donne le « sens de l'importance ». Il élabore la distinction que Whitehead trace entre le concept de l'état de fait, d'une part, et de celui de l'intérêt, d'autre part. Aucun état de fait n'a en lui-même la capacité d'intéresser qui que ce soit. En réalité, chaque état de fait cherche toujours à se rendre important ; chaque événement cherche l'attention des entités actuelles futures ; il n'y a pas d'état de fait à l'état pur, absolument sans importance⁴. Le contraste entre l'importance et l'intérêt est une question de degré : ce qui est intéressant n'impliquerait qu'une entité actuelle *hic et nunc* alors qu'un événement important impliquerait l'univers au-delà de la situation particulière (c'est un contraste dont je ne saisis pas encore vraiment l'intérêt dans la mesure où tout événement implique tout l'univers, le contraste ne porterait donc que sur la clarté de cette implication⁵). Le sens de l'importance serait alors l'affirmation de l'unité de l'univers au sein de l'expérience singulière d'un événement.

9 Cependant, l'affirmation de l'unité de l'univers n'aurait aucune importance si elle visait simplement à rabâcher la nécessité des choses. Dans ce cas, il n'y aurait plus de raison d'agir d'une manière ou d'une autre, car tout serait déjà déterminé. C'est ici qu'intervient le concept de proposition, défini comme « un appât pour les sentirs ». Les propositions n'imposent pas une vérité toute faite qui n'intéresse personne, mais cherchent à intéresser les entités actuelles à venir, à attirer leur attention sur certains détails de l'univers. À l'inverse du nécessitarisme qui ne permet d'énoncer que des propositions vraies ou fausses ne touchant personne, chaque proposition, dans la perspective de Whitehead, doit chercher à intéresser. Chaque proposition est donc toujours aussi un cri contre le nécessitarisme ; chaque proposition fait sentir de quelle manière le monde aurait pu être différent. Et c'est grâce à ces mondes alternatifs, à ces propositions, que le monde actuel est intense : chaque entité actuelle doit décider, faire un choix, suivre des propositions ; chaque entité actuelle hésite et tremble. Debaise conclut alors en proposant à la philosophie spéculative la tâche « d'intensifier jusqu'à son point ultime l'importance [des] expérience[s] » (p. 128), accompagnant ainsi le mouvement de la vie⁶.

10 Whitehead n'est pas simple à lire. Jorge Luis Borges affirmait que « *personne, ou presque, ne peut comprendre Whitehead* »⁷. Didier Debaise, en déployant toute l'importance du concept de proposition, offre une excellente clé de lecture. *L'appât des possibles* est une belle invitation à la philosophie de Whitehead, à la fois claire et précise.

Notes

1 C'est ma traduction de l'énoncé difficile à traduire de Whitehead « *what we are aware of in perception* » (*The Concept of nature*, 1919, digitalisé et distribué gratuitement par le Projet Gutenberg). Debaise cite la traduction de Douchement : « ce que nous observons dans la perception par les sens » (p. 46). Stengers en propose une autre : « ce dont nous avons l'expérience dans la perception » (*Penser avec Whitehead. Une libre et sauvage création de concepts*, Paris, Seuil, 2002, p. 47). Il s'agit surtout de ne pas traduire « *aware* » par « conscience » dans la mesure où, comme nous le verrons encore, les perceptions sont pour Whitehead en grande partie inconscientes.

2 Ian Hacking cite Alain Connes, André Lichnerowicz et Marcel Schützenberger : « Lorsqu'un mathématicien travaille, il réfléchit en fait dans un certain champ dans lequel il rencontre des êtres mathématiques. Il en vient à jouer avec ces êtres jusqu'à ce qu'il se familiarise avec eux. Il peut alors travailler lorsqu'il se promène ou lorsqu'il converse avec un interlocuteur ennuyeux » (*Why is there philosophy of mathematics at all?* Cambridge University Press, 2014, p.257). Il en est probablement de même pour les philosophes, un des intérêts pratiques

des mathématiques et de la philosophie étant de contrer l'ennui.

3 Percevoir (ou sentir) est un « terme technique » équivalant à reprendre ou « préhender » (un néologisme de Whitehead). Un arbre sent le soleil ainsi que les cours d'eau (il se dirige vers eux). Il sent également, mais plus confusément, les nuages et les insectes sur son écorce... Ces perceptions ou sensations ne sont probablement pas conscientes, mais le fait même que l'arbre réagit au monde qui l'entoure indique qu'il sent le monde. Sur ce point, voir l'article sur le blog de Steven Shapiro, « Whitehead on feelings ».

4 Bruno Latour développe ce contraste entre « *matter of fact* » et « *matter of concern* » (« Why has critique run out of steam? From matters of fact to matters of concern ». *Critical inquiry*, n° 30, 2004, p. 225-48). Thom van Dooren met en pratique ce contraste en tentant de rendre intéressants des faits scientifiques (*Flight ways. Life and Loss at the Edge of Extinction*, Columbia University Press, 2014, voir ma recension pour *Lectures*).

5 Pour rendre le contraste entre importance et intérêt plus intéressant, on pourrait penser à la distinction que Stephen Asma propose entre les formes actives et les formes passives de jeux : « Les formes passives – appelons les amusements – sont de fait inquiétantes car elles semblent anesthésier l'acteur et réduire l'engagement créatif. [...] Les formes passives de loisir sont des plaisirs bon marché qui viennent sans effort ni compétence. À l'opposé, les jeux actifs – que ce soit du sport, de la musique, des jeux de société et même certains jeux vidéo – dynamisent l'acteur et impliquent de la pratique, des compétences, de l'effort et des calories » (« Reclaiming the power of play », *The New York Times*, 27 avril 2015). Le contraste entre importance et intérêt correspond peut-être au contraste entre jeu actif et amusement : ce qui importe demande de l'effort, l'intérêt serait un passe-temps bon marché (comme nous l'indiquions déjà, l'épistémologie de Whitehead est exigeante, ce qui permettrait de comprendre pourquoi il critique l'intérêt compris de cette façon).

6 Ce programme ressemble fort à celui que se propose de réaliser l'anthropologue Tim Ingold, « accompagner le mouvement même de la vie afin de révéler les chemins qu'elle emprunte » (dans Philippe Descola et Tim Ingold, *Être au monde. Quelle expérience commune ?*, Presses universitaires de Lyon, 2014, voir ma recension pour *Lectures*).

7 Jorge Luis Borges, *Œuvres complètes*, tome I, Paris, Gallimard, 2010, p. 1210.

Pour citer cet article

Référence électronique

Thibault De Meyer, « Didier Debaise, *L'appât des possibles. Reprise de Whitehead* », *Lectures* [En ligne], Les comptes rendus, 2015, mis en ligne le 04 septembre 2015, consulté le 04 septembre 2015. URL : <http://lectures.revues.org/18761>

Rédacteur

Thibault De Meyer

Blogueur sur www.joueravecdespierres.be.

Articles du même rédacteur

Frédérique Aït-Touati & Stephen Gaukroger, *Le monde en images. Voir, représenter, savoir, de Descartes à Leibniz* [Texte intégral]

Raphaële Andrault, Mogens Lærke, Pierre-François Moreau (dir.), *Spinoza/Leibniz. Rencontres, controverses, réceptions* [Texte intégral]

Thom van Dooren, *Flight Ways* [Texte intégral]

Tous les textes

Droits d'auteur

© Lectures - Toute reproduction interdite sans autorisation explicite de la rédaction / Any replication is submitted to the authorization of the editors